



L'hospitalité en actes. Quand des habitants viennent en aide aux migrants en transit à Ouistreham

Camille Gourdeau

DANS **REVUE DU MAUSS** 2019/1 n° 53 , PAGES 309 À 321

ÉDITIONS **LA DÉCOUVERTE**

ISSN 1247-4819

ISBN 9782348043598

DOI 10.3917/rdm.053.0309

Date de mise en ligne : 12/06/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-du-mauss-2019-1-page-309?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

L'hospitalité en actes. Quand des habitants viennent en aide aux migrants en transit à Ouistreham

Camille Gourdeau

C'est durant l'été 2017 que des habitants commencent de façon individuelle à venir en aide aux migrants postés à Ouistreham dans l'attente de passer en Angleterre. En effet, de Ouistreham, commune de 9 000 habitants située dans le Calvados, part un ferry pour Portsmouth. À partir de la fin de l'année 2014, des migrants « en partance pour l'Angleterre » réapparaissent à Ouistreham¹. Des migrants iraniens ou afghans effectuent alors des allers-retours entre Caen, situé à une quinzaine de kilomètres, et Ouistreham. Ces migrants sont peu nombreux mais, à partir de l'été 2017, des jeunes hommes, parfois mineurs, originaires du Soudan, notamment du Darfour, et du Soudan du Sud, se maintiennent à Ouistreham. La commune qui n'était jusque-là qu'un « lieu de transit » devient un « lieu de halte » [Coordination française pour le droit d'asile, 2008] où les migrants attendent de passer. Le Collectif d'aide aux migrants de Ouistreham (Camo) naît en septembre 2017. Des quatre personnes à l'origine du collectif, ce sont aujourd'hui plus de deux cent cinquante personnes qui participent à ses activités. À l'instar de citoyens danois qui n'étaient pas engagés dans la vie sociale

1. En effet, il y avait déjà eu des migrants à Ouistreham. Dès le début des années 2000, Ouistreham devient une voie de passage vers l'Angleterre. En 2002-2003, au moment de la fermeture du camp de Sangatte, le nombre de migrants augmente. Ils s'installent sur les plages puis sont délogés à l'automne 2003. À cette époque, il n'y a ni mobilisation citoyenne, ni interpellation des pouvoirs publics.

et politique du pays et qui ont créé le mouvement des « habitants bienveillants » [Babels, 2018], des habitants de Ouistreham se sont organisés pour apporter une aide matérielle aux migrants en transit. Migrants en transit car la grande majorité des personnes qui se maintiennent à Ouistreham veulent poursuivre leur route et s'établir au Royaume-Uni. Ils sont ainsi supposés être de passage. Toutefois, étant donné l'impossibilité de passer la frontière de manière sécurisée et légale, ce provisoire s'installe et la présence de migrants à Ouistreham devient durable.

Si les politiques migratoires en France comme au niveau européen sont marquées depuis plusieurs décennies par le sceau de l'inhospitalité [Fassin *et al.*, 1997], l'hospitalité individuelle, privée ou organisée dans un cadre associatif, semble depuis quelques années prendre de l'essor. Partout en France, des collectifs ou des associations se mettent en place pour organiser l'hébergement des étrangers, qu'ils soient réfugiés, demandeurs d'asile, sans-papiers ou encore mineurs isolés. Dans la continuité de certains travaux socioanthropologiques [Gotman, 2001 ; Agier, 2018], cet article propose de saisir l'hospitalité dans ses pratiques concrètes, individuelles ou collectives, qui visent à subvenir aux besoins élémentaires des migrants. Ainsi, à Ouistreham, l'hospitalité recouvre à la fois la distribution de nourriture et de vêtements, l'hébergement, les soins mais également l'organisation de rencontres sportives, l'invitation à des événements culturels et festifs.

À travers l'examen des pratiques de solidarité à l'œuvre à Ouistreham, il s'agit, d'une part, d'interroger les conditions de l'hospitalité, notamment pour les personnes qui hébergent des migrants, tout en prenant en compte la manière dont ces derniers cherchent à exercer une forme de maîtrise sur l'hospitalité dont ils bénéficient et, d'autre part, de réfléchir à ce que l'hospitalité apporte.

Dans le cadre d'une recherche en cours sur la mobilisation d'habitants de Ouistreham, je conduis une enquête ethnographique depuis le mois de janvier 2018 fondée sur l'observation et la participation hebdomadaires aux actions du Collectif d'aide aux migrants de Ouistreham (Camo), sur des entretiens avec des membres du Camo (vingt-trois), mais également avec des membres des autres collectifs intervenant à Ouistreham (quatre) ainsi qu'avec le maire de Ouistreham, le chef de cabinet de la préfecture et l'ancien chef

de port. Cette recherche s'appuie également sur une recension des articles de presse, dont le quotidien local *Ouest France*, et des reportages télévisuels et radio.

L'article s'intéresse dans un premier temps aux motifs individuels de l'engagement. Comment expliquer l'émergence de la mobilisation en faveur des migrants installés à Ouistreham ? Quel est l'élément déclencheur ayant provoqué ces actions de solidarité à l'égard des exilés ? Puis, on évoquera en particulier le cas des personnes hébergeant à leur domicile des migrants. Quelles sont les règles de vie commune établies ? Y a-t-il des limites à l'hospitalité ? Enfin, on analysera ce qu'apporte ce don d'hospitalité aux personnes solidaires. Si toutes disent recevoir de la part de ces jeunes hommes, cette relation d'aide peut être envisagée comme une forme de contre-don hypothétique, et elle peut également permettre de remédier à « la mauvaise conscience » ou à un sentiment de culpabilité.

Les motifs de l'engagement des habitants auprès des migrants à Ouistreham

Quand les membres du Camo expliquent ce qui les a amenés à s'engager auprès des migrants, ils évoquent leur nombre ou encore leur visibilité, mais ce qui revient dans la plupart des entretiens, c'est leur vulnérabilité, c'est-à-dire le fait que ces « jeunes hommes » semblaient à la fois manquer (de vêtements, de nourriture, de ressources) et être potentiellement exposés aux blessures du fait des conditions de passage dangereuses de la frontière franco-britannique². Les habitants et habitantes se mobilisent d'abord non pas « par désir d'être utiles, de servir aux autres » [Harvard Duclos et Nicourd, 2005, p. 61] ou pour se rallier « à une cause qui vise à modifier l'ordre des choses » [Traïni et Siméant, 2009, p. 12] mais parce qu'ils et elles sont touchés par la situation de vulnérabilité de ces jeunes hommes qu'ils découvrent dans les « fossés » ou sur le parking du supermarché. L'émotion, face à la « vulnérabilité » des migrants, agit comme un déclencheur et amène

2. Ce qui renvoie à l'étymologie du mot puisque qu'en latin « *vulnerabilise* » signifie que l'individu peut être blessé.

des habitants à donner de la nourriture, des vêtements ou encore un toit. Outre la dimension affective de ces pratiques, on soulignera ensuite l'importance de la dimension locale mais également l'effet du contexte international.

L'émotion comme ressort à l'engagement

Dans son article « Les états affectifs ou la dimension affectuelle des mouvements sociaux », Isabelle Sommier [2010] retrace la place des émotions dans les travaux de sciences sociales. Elle montre que si les émotions constituaient un centre d'intérêt présent chez les « pères fondateurs de la sociologie », elles ont ensuite connu une « grande occultation ». Toutefois, dans le sous-champ de la sociologie des mobilisations, les émotions sont redécouvertes au début des années 2000. Les contributeurs de l'ouvrage *Émotions... Mobilisation !* dirigé par Christophe Traïni, se proposent, par exemple, d'« interroger comment des manifestations d'émotions concourent effectivement à l'édification des causes collectives » et, plus particulièrement, aux « dispositifs de sensibilisation » [Traïni et Siméant, 2009, p. 13]. Ou encore Lilian Mathieu [2010] qui étudie les liens entre socialisation, indignation et engagement à partir d'une enquête menée auprès d'un collectif départemental du réseau Éducation sans frontières. Pour cette contribution, on cherchera plutôt à rendre compte des ressorts individuels de l'engagement qui ont conduit à venir en aide aux personnes migrantes et à construire un collectif.

Dans le cas de la mobilisation citoyenne à Ouistreham, les émotions ont d'abord été pour certaines personnes le déclencheur d'une action envers les migrants. Ce qui « met en mouvement³ », ce qui pousse à agir, c'est l'émoi face à la situation de vulnérabilité des migrants. Plusieurs membres du Camo expliquent que c'est parce qu'elles ne pouvaient pas dormir qu'elles ont commencé à donner à manger ou même à héberger les migrants. C'est le cas, par exemple, de Martine :

3. « Le mot émotion a la même racine étymologique que celui d'émeute puisqu'ils viennent l'un et l'autre d'*esmouvoir*, c'est-à-dire de "mettre en mouvement" » [Sommier, 2010].

« Après Noël, il y a eu du vent, de la pluie et ça m'empêchait de dormir. Toi, t'es dans ta chambre au chaud dans ton lit et t'as des gamins qui sont dehors, donc (...) je suis allée voir un jeune [pendant une distribution]. Je lui ai dit, est-ce que tu as besoin de quelque chose ? Il m'a dit, je voudrais prendre une douche, et là, je l'ai embarqué. Un petit jeune qui avait dix-sept ans. Il est venu prendre sa douche et, à la sortie de la douche, il s'est assis dans la salle, il était épuisé. Je lui dis : est-ce que tu veux dormir ? Il m'a dit oui, donc c'est comme ça que ça a commencé et ça ne s'est pas arrêté » (entretien avec Martine, 5 juin 2018).

La jeunesse des migrants est fréquemment soulignée. Si le Camo les appelle les « copains », dans les entretiens ce sont les termes « gamins », « garçons », « gosses » et « jeunes » qui sont employés. Ainsi, et plus particulièrement pour les femmes, venir en aide à ces jeunes hommes renvoie à leur expérience de mère qui, dans l'extrait suivant, est liée à l'indignation du traitement qui leur est réservé :

« Moi, je voyais ces gamins qui étaient sur le bord de la route et qui avaient certainement faim, et on ne pouvait pas les laisser comme ça ; c'est plus la maman qui dit : il faut faire quelque chose, et après, on peut pas laisser des êtres humains comme ça, dehors, sans s'occuper d'eux, on fait pas ça aux animaux, non, c'est pas possible pour moi, c'est pas possible » (entretien avec Dominique, 16 février 2018).

Plus encore, pour Martine, c'est l'identification de ces jeunes hommes à ses enfants qui participe à l'engagement :

« C'étaient des jeunes, des enfants qui avaient l'âge de mes enfants. T'imagines même pas que tes enfants puissent être dehors, c'est surtout ça, t'imagines même pas que tes enfants puissent être dehors par un temps pareil et qu'on puisse pas les accueillir » (Martine, 5 juin 2018).

Si ce registre affectif est l'un des motifs de l'engagement auprès des migrants à Ouistreham, un autre aspect concerne la dimension locale : il s'agit pour les bénévoles de se mobiliser chez soi. C'est la coprésence, cette présence de migrants « en bas de chez soi » [Coutant, 2018] qui suscite une implication des habitants. En miroir de cette dimension locale, le contexte international et la construction politique de la « crise migratoire » ont également des effets concrets sur les pratiques de solidarité à l'œuvre à Ouistreham⁴.

4. Cette contribution présente les premiers résultats d'analyse d'un travail en cours. Ainsi, pour approfondir cette analyse des motifs de la mobilisation, celle-ci devrait être combinée à une analyse des trajectoires biographiques, autrement dit

L'importance de la dimension locale et internationale

Dans *Les Migrants en bas de chez soi*, Isabelle Coutant [2018] étudie l'occupation de l'ancien lycée Jean-Quarré du quartier de la place des Fêtes dans le 19^e arrondissement de Paris. Le 31 juillet 2015, après plusieurs campements de rue et de nombreuses évacuations, une dizaine de militants du collectif « La Chapelle en lutte », accompagnés d'une centaine de migrants – des Soudanais et des Afghans – investissent ce lycée, inoccupé depuis plus de dix ans. Des attitudes d'hostilité mais également de solidarité voient le jour, notamment un collectif d'habitants qui deviendra le groupe « Solidarité migrants place des Fêtes ». C'est autant la cause des réfugiés que la cause du quartier qui est au principe de leur mobilisation.

Pour les habitants de Ouistreham, il s'agit pour une partie d'entre eux d'une première mobilisation et la dimension locale apparaît importante. Certains expliquent leur engagement par le fait « que ça se passe devant chez moi, donc, j'aurais habité Caen, je ne me serais pas investi » (entretien avec Pierre, 8 février 2018). Annaïk n'avait jamais participé à quoi que ce soit auparavant, sauf à quelques manifestations au lycée, « mais là, c'est à nos portes (...) on se prend ça en pleine poire parce que c'est là. Moi, je le dis franchement, si c'était ne serait-ce qu'à Courseulles⁵, on n'aurait peut-être pas fait » (entretien avec Annaïk, 27 février 2018).

Enfin, le contexte international est également évoqué comme l'un des motifs de l'engagement. L'expression « crise des réfugiés » ou « crise des migrants » qui s'est rapidement imposée dans les discours politiques et médiatiques depuis 2015 a fait l'objet de critiques : certains dénonçant le caractère prévisible de la situation [Blanchard et Rodier, 2016], d'autres préférant parler de « crise des politiques migratoires » [Bontemps et Makaremi, 2018] ou encore de « crise des solidarités européennes » [Beauchemin, 2016]. Si

articuler les motivations et motifs aux caractéristiques sociales des individus. Il s'agirait donc à la fois d'identifier les « *dispositions* » à appréhender tel phénomène comme scandaleux et redevable d'un engagement, et celui des *compétences* nécessaires au passage de l'indignation individuelle au ralliement à une protestation collective » tout en prenant en compte « les logiques propres de la situation qui préside à l'activation de ces dispositions et compétences » [Mathieu, 2010].

5. À une vingtaine de kilomètres de Ouistreham.

c'est bien cette politique de « non-accueil » qui est responsable d'une plus grande visibilité des personnes en demande d'asile, il semble toutefois important d'être attentif aux effets de ce discours sur les pratiques citoyennes. En effet, certains bénévoles intervenant à Ouistreham évoquent le contexte politique pour expliquer les raisons de leur mobilisation. Pierre, par exemple, quand je lui demande comment il en est venu à aider les migrants et à participer au Camo, me raconte :

« T'es quand même chargé de tout ce que tu as entendu, des récits, y a le petit Eylan, moi, j'avais déjà lu des trucs sur la Libye, on entendait surtout la traversée de la Méditerranée, et les morts en Méditerranée, les passeurs, le pognon, les filles au fond des bateaux avec l'essence qui, éventuellement, étaient asphyxiées ou brûlées par l'essence et l'eau de mer, enfin t'entendais toutes ces choses-là. Donc, moi, j'étais déjà assez outré, de les voir là et que personne ne s'en occupe » (entretien avec Pierre, 8 février 2018).

Pour la plupart des personnes investies à Ouistreham, le don de nourriture et de vêtements est le premier geste de solidarité accompli envers les migrants. Ces distributions constituent la porte d'entrée pour établir le contact avec les migrants et participer aux actions des différents collectifs intervenant sur place. La dynamique collective à Ouistreham apparaît d'abord comme un mouvement de solidarité dans lequel s'encastrent des pratiques d'hospitalité.

Héberger des migrants en transit chez soi

Comme de nombreuses personnes en France, notamment en région parisienne [Babels, 2018], des habitants et habitantes de Ouistreham et des communes alentours ont décidé d'accueillir des migrants chez eux. Si cette hospitalité est privée, elle s'inscrit dans une dynamique collective. Toutefois, contrairement au programme associatif d'accueil de demandeurs d'asile étudié par Marjorie Gerbier-Aublanc [2018], il n'existe pas de règlement qui s'appliquerait à l'ensemble des hébergeurs. Ainsi, à Ouistreham, il existe plusieurs types d'organisation. Outre les nombreuses personnes qui viennent directement aux distributions de repas pour proposer un hébergement, le Camo a créé le « Camo dodo »

qui conseille, rassure et met en relation les hébergeurs⁶. Il existe également des petits groupes d'accueillants vivant dans les communes voisines et qui prennent en charge deux ou trois garçons de façon collective.

Dominique, par exemple, vit dans une ville proche de Ouistreham. Si elle avait commencé à héberger de façon ponctuelle au début du mois de décembre, pendant les vacances de Noël, sa famille accueille des jeunes migrants quotidiennement :

« Tous les soirs, pas toujours les mêmes, on était à quinze personnes différentes, au bout d'un moment, je me suis dit "ouf", ça demandait beaucoup d'énergie parce qu'il fallait tout réexpliquer, ce qu'ils pouvaient faire, où était le wifi, comment faire du café s'ils voulaient du café, où étaient la douche, les toilettes... » (Dominique, 16 février 2018).

D'autres habitants de la commune logeaient également trois migrants tous les soirs. Avant de reprendre le travail, ils se disent :

« Si on était plusieurs familles, qu'on gardait les trois mêmes et qu'on leur permettait d'avoir trois lieux d'habitation différents mais sur tous les soirs (...). C'est pas très juste pour les autres parce qu'eux sont nourris, logés, habillés, lavés tous les jours et puis d'autres pas. On s'est dit, il faut aussi qu'on fasse par rapport à nous si ça doit durer des mois, le faire dans un cadre où ça peut durer » (*idem*).

Les hébergeurs construisent ainsi un cadre collectif, familial ou personnel. Ces règles n'étaient pas préétablies, elles sont différentes en fonction de chaque hébergeur et se sont fabriquées par la pratique au fur et à mesure. Les hébergeurs se fixent ainsi des limites, qu'elles soient spatiales, d'usage ou temporelles.

Les configurations spatiales sont diverses : certains migrants sont logés dans des appartements qui sont loués en période estivale, d'autres dans des garages, des chambres aménagées au sous-sol ou encore dans les chambres des enfants qui ont quitté la maison et même parfois dans le salon. Cette cohabitation qui dure parfois plusieurs mois peut déplacer « les frontières matérielles de l'ordinaire – le rapport à son domicile et à son espace intime » [Gerbier-Aublanc, 2018]. Lucie, par exemple, a hébergé au moment où il

6. Un document de présentation du Camo indique : « Vous souhaitez accueillir un ou plusieurs migrants le temps d'une douche, une nuit au chaud, envoyez un mail à camododo@gmail.com. »

faisait très froid quatre « copains » dans son salon puis, au bout de quelques mois, elle et son conjoint commencent à réfléchir à aménager leur garage « pour leur laisser une pièce vraiment pour eux et que nous, on fasse notre vie de famille ». Alors que, chez Annaïk, ils dorment dans le garage et « rentrent quand ils veulent », Christine explique que « quand ils sont là, ils vivent avec nous, ils sont dans la maison, ils se font à manger, ils savent où tout se trouve » (entretien avec Christine, 5 juin 2018).

Certaines familles décident de loger les mêmes personnes chaque soir afin d'« instaurer une relation de confiance », notamment « vis-à-vis des enfants », d'autres délèguent le choix des personnes à un « copain » en qui ils ont confiance. Après quelque temps, certains font « partie de la famille » et participent aux anniversaires, aux repas de famille.

Les hébergeurs organisent leur accueil : ils se procurent des brosses à dents, du shampoing, des rasoirs, des serviettes et prévoient des vêtements de rechange. Des règles de vie communes sont alors établies : nettoyer la douche après son passage, pour ceux qui viennent régulièrement réutiliser la même serviette, frapper à la porte pour ne pas réveiller les enfants, mettre ses couverts dans le lave-vaisselle, etc. Certaines limites d'usage sont également posées, par exemple l'utilisation du parfum :

« Ils adorent le parfum, ils prenaient celui de mon mari, j'ai investi dans des petits déodorants de marque de parfum qui coûtent dix fois moins cher pour eux, des petites choses comme ça, mais ça se passe bien, ça roule bien » (entretien avec Lucie, 2 février 2018).

La plupart des hébergeurs ont décidé d'arrêter de loger au moment du printemps, mais tous expriment la volonté de reprendre leur accueil au début de l'automne et certains continuent à en recevoir pendant la journée pour prendre une douche, laver le linge, recharger le téléphone, avoir accès Internet ou pour boire un thé.

L'inégalité de position constitue une tension centrale de la relation d'hospitalité : « l'hospitalité est fondamentalement hiérarchisée » [Gotman, 2001, p. 487]. En effet, la vertu peut se transformer « en manifestation de puissance, invitante mais dominante, dominante parce qu'invitante, qui dépossède l'autre à peine accueilli » [Lévy-Vroeland, 2013, p. 83]. Les migrants, dépourvus matériellement, cherchent toutefois à exercer une forme

de maîtrise sur l'hospitalité dont ils bénéficient. Certains refusent les propositions d'hébergement, choisissent leur hôte, ne reviennent pas tous les soirs, expriment leur préférence d'être logés à Ouistreham pour être plus près du bateau, d'autres refusent de partager leur lieu d'accueil avec d'autres migrants ou encore de déposer une demande d'asile en France. Une partie des membres du Camo, conscients de cette situation inégalitaire, cherchent à rééquilibrer la relation en insistant sur ce que cette hospitalité leur apporte.

Les apports de l'hospitalité

L'hospitalité fonctionne principalement sur le régime du don [Chanial, 2008]. Il semble ainsi intéressant de se pencher sur ce qui circule du point de vue des membres du Camo entre eux et les migrants qui sont hébergés ou nourris lors des distributions. Car si, en venant en aide aux jeunes Soudanais postés à Ouistreham, ils n'attendaient pas de retour, ils sont nombreux au sein du Camo à insister sur le fait qu'ils reçoivent autant qu'ils donnent. Dominique, par exemple, considère être récompensée de son investissement auprès des jeunes hommes :

« Quand j'allais au canal et que je leur donnais à manger, ils étaient tellement contents, tellement souriants, ils nous donnent au moins autant qu'on leur donne, c'est pas un problème, on est largement récompensé, s'il faut être récompensé, on l'est, par leur sourire, par leur gentillesse et par leur éducation » (Dominique, 16 février 2018).

Si tous disent recevoir de la part de ces jeunes hommes, cette relation d'aide est parfois envisagée comme une forme de contre-don hypothétique, elle peut également permettre d'être en paix avec sa conscience ou de « se remonter le moral », comme l'explique Christine :

« Des fois, quand j'avais pas le moral par rapport à eux, le seul moyen de me remonter le moral, c'était d'aller vers eux, d'aller les voir. Au moins, tu sais à l'instant précis s'ils n'ont pas le moral, s'ils ont un problème, et puis ils sont forts ces mômes-là, ils ont un moral, ils ont le sourire, ils ont de l'humour. Ça fait du bien d'aller les voir » (Christine, 5 juin 2018).

Mais c'est également la « mauvaise conscience » ou le sentiment de culpabilité qui peuvent amener à venir en aide aux migrants en transit. Lucie m'explique que, par rapport aux migrants qu'elle avait eu l'occasion de croiser précédemment à Ouistreham, ceux-là « étaient très jeunes » et « avaient l'air beaucoup plus désœuvrés aussi ». Elle poursuit :

« Là, les petits Soudanais, dont beaucoup de mineurs (...) ceux-là, c'était beaucoup plus déchirant, c'est affreux de dire ça, de soupeser la misère du monde, mais là, j'étais encore plus mal le soir, et alors, j'ai rejoint le collectif, et c'est vrai que c'est égoïste de se dire : c'était pour soulager ma conscience ; tu fais ton introspection après, et tu te dis : eh bien oui, c'est juste pour soulager ta conscience que tu fais ça, et puis, en fait, non, parce que, sur la durée, toujours autant de plaisir à les côtoyer, à les aider du mieux qu'on peut, et tant pis si ça me reconforte » (entretien avec Lucie, 2 février 2018).

Sur cette situation de dénuement à laquelle sont confrontés les migrants, est projeté ce que leurs propres enfants pourraient peut-être vivre un jour :

« L'autre jour, le petit Ahmed, qui était là avec sa varicelle, on a discuté (...). Il me demandait pourquoi moi, je faisais ça ; donc je lui dis : moi, je fais ça parce que si mes enfants étaient dans le même cas que toi, ta mère, elle ferait la même chose que je fais pour vous. Et là, il s'est mis à pleurer, donc moi j'ai pleuré avec lui » (Martine, 5 juin 2018).

La réciprocité ici est conjecturale : ces accueillantes traitent les jeunes hommes comme elles aimeraient que leurs enfants soient traités si jamais un jour ils se retrouvaient dans cette situation d'exil.

Conclusion

Comment faire pour tenir sur la longueur ? Comment s'organiser quand l'accueil, qui devait être passager, dure ? Au moment des premiers entretiens, alors que s'achève le premier hiver durant lequel les habitants ont donné à manger, distribué vêtements et chaussures, soigné dehors dans le froid et la pluie, ils sont nombreux à se demander comment préserver et pérenniser cette hospitalité. En effet, les dispositions individuelles et collectives qui sont prises pour héberger ces migrants en transit sont supposées être provisoires et limitées dans le temps.

Face aux carences de l'accueil institutionnel et à l'absence de réponses au niveau local, certains considèrent que l'hospitalité recèle une dimension politique [Agier, 2018]. En effet, l'accueil, dans un contexte de politiques sécuritaires et restrictives et de criminalisation de la solidarité, peut devenir un acte militant. L'hospitalité peut alors devenir une forme de « résistance » [Lévy-Vroeland, 2013, p. 89]. Dans le cas de Ouistreham, la mise en avant d'un registre humanitaire (la réaction « humaine » face à la vulnérabilité des jeunes hommes) peut contribuer à dépolitiser l'action des membres du Camo. Toutefois, cette entrée par les émotions sur le terrain de la solidarité peut ensuite prendre un chemin plus revendicatif et politique. Une fois l'émotion de la culpabilité ou de la tristesse maîtrisée et contenue grâce au fait d'agir en faveur des migrants, une fois les pratiques d'hospitalité devenues des expériences routinières, la question de la politique apparaît. Elle traverse l'ensemble des entretiens et se déploie autour de l'idée de faire de la politique « autrement », c'est-à-dire de mener une politique qui ne soit pas liée aux partis et aux échéances électorales ni directement en réponse à la politique locale mais plutôt de s'occuper des affaires de la cité qui sont délaissées et d'inventer de nouvelles modalités d'intervention dans l'espace public. Le Camo cherche également à témoigner des conditions de vie qui sont faites aux migrants bloqués à la frontière en intervenant en milieu scolaire ou lors de débats publics. Ils n'hésitent pas non plus à dénoncer les pratiques de harcèlement et de violences policières en postant sur Facebook des vidéos ou des témoignages. Ils participent également aux manifestations qui ont lieu à Ouistreham ou à Caen autour de la « cause des étrangers », et certains d'entre eux s'investissent dans les réseaux militant locaux. Cette variété des modes d'action du Camo témoigne des formes d'entremêlement qui existent entre registre humanitaire et registre militant, entre engagement solidaire et politique.

Références bibliographiques

- AGIER Michel, 2018, *L'Étranger qui vient. Repenser l'hospitalité*, Seuil, Paris.
- BABELS (collectif), 2018, *Entre accueil et rejet : ce que les villes font aux migrants*, Le Passager clandestin, Lyon.
- BEACHEMIN Cris, 2016, « "Crise des migrants". Décoder les chiffres », in BEACHEMIN Cris, ICHOU Mathieu (dir.), *Au-delà de la crise des migrants : décentrer le regard*, Karthala, Paris, p. 15-32.
- BLANCHARD Emmanuel, RODIER Claire, 2016, « "Crise migratoire" : ce que cachent les mots », *Plein droit*, n° 111, p. 3-6.
- BONTEMPS Véronique, MAKAREMI Chowra, 2018, « Les réalités migratoires au prisme de la ville. Entretien Marie Poinsot », *Hommes & migrations*, n° 1323, p. 31-37.
- CHANIAL Philippe (dir.), 2008, *La Société vue du don. Manuel de sociologie anti-utilitariste appliquée*, La Découverte, Paris.
- COORDINATION FRANÇAISE POUR LE DROIT D'ASILE, 2008, *Compte rendu de la mission à Caen, Ouistreham et Cherbourg*, publication coordonnée par Olivier Clochard, Diane Kitmun et Violaine Carrère, CFDA.
- COUTANT Isabelle, 2018, *Les Migrants en bas de chez soi*, Seuil, Paris.
- FASSIN Didier, MORICE Alain, QUIMINAL Catherine (dir.), 1997, *Les Lois de l'inhospitalité. Les politiques de l'immigration à l'épreuve des sans-papiers*, La Découverte, Paris.
- GERBIER-AUBLANC Marjorie, 2018, « Un migrant chez soi », *Esprit*, n° 446, p. 122-129.
- GOTMAN Anne, 2001, *Le Sens de l'hospitalité. Essai sur les fondements sociaux de l'accueil de l'autre*, PUF, Paris.
- HAVARD DUCLOS Bénédicte, NICOURD Sandrine, 2005, « Le bénévolat n'est pas le résultat d'une volonté individuelle », *Pensée plurielle*, n° 9, p. 61-73.
- LEVY-VROELAND Claire, 2013, « L'immigré, un invité improbable », in Gisti, *Figures de l'étranger. Quelles représentations pour quelles politiques ?*, p. 80-90.
- MATHIEU Lilian, 2010, « Les ressorts sociaux de l'indignation militante. L'engagement au sein d'un collectif départemental du réseau éducation sans frontière », *Sociologie*, vol. 1, p. 303-318.
- SOMMIER Isabelle, 2010, « Les états affectifs ou la dimension affectuelle des mouvements sociaux », in FILLIEULE Olivier, AGRICOLIANSKY Éric, SOMMIER Isabelle, *Penser les mouvements sociaux. Conflits sociaux et contestations dans les sociétés contemporaines*, La Découverte, Paris.
- TRAINI Christophe, SIMÉANT Johanna, 2009, « Pourquoi et comment sensibiliser à la cause ? » in TRAINI Christophe (dir.), *Émotions... Mobilisations !*, Presses de Sciences Po, Paris, p. 11-34.